

Notre Temps

Il n'est pire métier que celui de météorologiste. Il en fut toujours ainsi. Le roi Louis XI s'était, dit-on, attaché les services d'un devin chargé de lui annoncer le temps des jours à venir. Vous dirai-je que, rat de nature, le roi le payait assez peu. Un jour, se promenant accompagné de son météorologue en titre aux environs de son château de Plessis-les-Tours, le roi vit s'enfuir une biche et folâtrer plusieurs lapins dans la nature sur le champ, il décida une chasse pour le lendemain et s'enquit du temps probable :

- *"Quel temps aurons-nous ?" demanda-t-il à son fonctionnaire.*
- *"Il fera très beau, sire !" s'écria l'homme".*

Ayant rencontré un peu plus loin un paysan qui fouettait son âne, le roi interrogea :

- *"Pourquoi bats-tu cette pauvre bête, manant ?"*
- *"Elle est insupportable, Monseigneur. Elle tape continuellement de la patte. Les moustiques l'énervent. Ça nous annonce un bien mauvais temps pour demain".*

Le lendemain, il pleuvait à torrents. Le roi fit venir son savant météorologue et lui reprocha d'être plus bête qu'un âne. Avare comme il l'était, ce lui fut, dit-on, une excellente raison pour diminuer encore des appointements déjà bien maigres.

Si je vous ai conté cette anecdote, c'est pour vous rappeler deux choses. Les animaux, en leur instinct, sont avisés du temps à venir. Ils en ont la prescience. L'homme, se rapportant à la science, ne fera jamais qu'un piètre devin. Ah ! s'il se contentait de se fier à ses rhumatismes ! Si vous voulez, en la circonstance et en cette matière mouvante qu'est le temps, en l'homme, c'est l'animal qui compte. Bien plus que son esprit !

Voilà pourquoi, il me fut demandé de vous conter des anecdotes et des souvenirs relatifs au climat lorrain. J'acquiesçai immédiatement. Si l'on avait sollicité de moi des prévisions météo, j'aurais refusé net. Annoncer le temps à venir, c'est vendre la peau de l'ours. En météo, comme au foot-ball, il y aura toujours un petit dieu malin pour vous apporter la contradiction !

Cela dit, le temps du siècle, de 1900 à 1975, voilà quelque chose de bien monotone à vous exposer. Pourtant, les années normales étant sans histoire, tout comme les peuples heureux, vous conviendrez que le siècle ne vaut que par ses années anormales, très chaudes, très froides, très pluvieuses ou très sèches ou marquées par des phénomènes atmosphériques remarquables, gelées printanières, orages sensationnels, chutes de grêle dévastatrices, inondations, etc... Et cela restreint singulièrement mes propos.

— LES HIVERS RIGoureux —

Je n'ai pas oublié l'hiver 1916-1917. Hiver de guerre, il fut marqué en Lorraine par des chutes de neige exceptionnelles et qui se prolongèrent fort tardivement.

Un ancien Toulinois, présentement C. R. de Bruley, Monsieur RATIER, me rappelait récemment que, en cette année 1917, il fallut fréquemment déblayer le parvis de la Cathédrale pour permettre aux communiants (dont il était) de se rendre le matin au cathéchisme.

Gamins de Pagney-derrière-Barine, nous montions au plateau d'Ecrouves et y trouvions emplacements de batteries et tranchées comblées de neige chassée par le vent. Nous nous y laissions choir et y disparaissions en entier. On parla beaucoup cet hiver de pieds gelés dans les tranchées du front. Et les malheureux Poilus percurent bien plus souvent à l'époque du vin solidifié que du pinard en bidons de 2 litres.

En avril, alors qu'après un redoux, les mousserons (avriots) avaient poussé en leurs ronds de sorcières, il y eut un retour de l'hiver et de nouvelles chutes de neige. Un jeudi, je cueillis ainsi à tâtons quelques champignons sous la neige, en des taches que je connaissais parfaitement. Je suppose que cette époque coïncide avec l'offensive du 16 Avril au Chemin des Dames (Grand Nivelles), où l'on vit de malheureux Sénégalais, fraîchement montés d'Antibes où ils avaient passé l'hiver, se faire massacrer en groupes comme des moutons, littéralement frigorifiés et incapables d'appuyer sur la gachette de leur Lebel.

C'est en cet hiver 1916-1917 que je fis à pied le trajet Colombey-les-Belles — Dolcourt. Dans la forêt, un facteur des Postes me montra dans la neige les traces d'un loup.

Et puis, j'ai vécu l'hiver 1928-1929 ! Ce fut probablement le plus rigoureux du siècle. Je l'ai d'autant mieux ressenti que je rentrais de Tunisie où j'avais passé deux étés et un hiver aux frais du Gouvernement. Le froid débuta durant les vacances de Noël par un terrible vent d'est et dura pratiquement jusqu'à Pâques, avec un maximum (si l'on peut dire) au Mardi-Gras où l'on enregistra -27 au Saint-Michel et couramment -22, voire -25 à Toul.

Le canal et le port étaient si parfaitement pris en glace que, suivant le critère des hivers rigoureux d'autrefois, des chariots avec leurs attelages eussent pu s'y aventurer sans dommage, la glace atteignant une épaisseur invraisemblable.

Tout Toul patinait avec ardeur sur le port et le cordonnier Andrault, par ailleurs grand pêcheur et fervent du ballon rond, donnait sur place des leçons de patinage artistique. Le vin gela dans bien des caves du vignoble toulouais et on mangea parfois des pommes de terre ... sucrées.

A la fin des gelées, un peu partout, et surtout rue de Briffoux, on enregistra, en un sol pris à 1 mètre et plus de profondeur, des fuites d'eau dues à l'éclatement des conduites sous l'action du gel. Il fallut se mettre au terrassement, à la pelle et à la pioche, car il n'était point de pelleteuses mécaniques à l'époque.

Je n'insisterai pas sur la rigueur des hivers de guerre. Ils semblent se complaire à ajouter à la souffrance des hommes. Les hommes des corps francs de 1939-1940, ceux de la poche des Ardennes ou de celle de Colmar en 1944-1945 ne me contrediront pas.

J'en viens donc immédiatement à ce fameux petit mois de février 1956 qui, quant à la rigueur, mérite bien à lui seul les honneurs de la relation.

Je ne l'oublierai de sitôt. Le 30 ou le 31 janvier, un jeudi, je passais à l'angle Ouest du Centre Pénitentiaire d'Ecrouves. J'y rencontrai un surveillant. Il faisait un temps magnifique, une température très douce et le soleil resplendissait. *"L'hiver est terminé, me dit le gardien. Nous allons avoir un printemps précoce !"* En fait de prévision, ce fut réussi, et l'homme eût pu passer avantageusement de l'Administration pénitentiaire aux services de la Météorologie Nationale.

Le lendemain, la bise soufflait de la Woèvre et on enregistra -18. Et ce froid terrible dura tout le mois de février et une notable partie de mars, la température descendant allègrement à -25. Les évier étaient gelés et il fallait évacuer à la cuvette

et au seau les eaux usées. Les fameuses fontaines d'Ecrouves (il y en avait 4), étaient surchargées de stalagmites et de stalagmites de glace étincelante. A Grandménil, la glace des 2 fontaines recouvrit la Grand'Rue du village d'une véritable banquise !

Grandménil ne connaîtra plus le Grand Nord. On a supprimé les fontaines et mis à tous l'eau sur l'évier.

Et si, taquinant l'antithèse, je vous parlais des étés chauds. Leur souvenir demeure vivace dans le vignoble car ils sont matérialisés par une chose qui dure et qui est l'orgueil des vignerons : le millésime des grands crus.

Car le bon vin résulte et du terrain et du soleil. Le terrain donne au vin ses qualités propres ; le soleil, assurant une fonction chlorophyllienne active, lui fournit son sucre et son alcool, donc sa force !

Ainsi, amoureux de la vigne, de ses vrilles et de ses pampres, appréciant le bon vin de nos côtes, vous citerai-je parmi les étés les plus chauds du siècle 1911 - 1921 - 1947. D'autres suivent, quelque peu en retrait : 1915 - 1928 - 1929 - 1933 - 1934 - 1959 - 1971 et probablement l'été dernier 1975. Si les années chaudes avaient droit au podium, comme les grands sportifs aux jeux olympiques, j'attribuerais la médaille d'or à 1921, l'argent à 1947, le bronze à 1911 (1900 étant bien la dernière année du 19ème siècle et non la 1ère du 20 !)

Je n'insiste pas sur la chaleur. Elle est rarement catastrophique. Je vous dirai seulement que le vin blanc de 1911 — la bonne eau de Pagney pour Emile Moselly, la bonne eau d'Ecrouves pour les Loups du pays voisin — fut surtout bu par les Américains en 1958, que le 1921 fut le vin du siècle comme le 1865 avait été celui du siècle dernier et que le 1947, cru exceptionnel et qui eût mérité en entier la mise en bouteille fut consommé en principe l'année même par suite du rationnement qui sévissait encore.

Ce fut une erreur regrettable. Les années 1947 ne courent pas le calendrier.

*

J'en viens dès lors à une catastrophe météorologique, l'orage terrible du 3 juin 1913 à Bulligny. Ce fut sans conteste et jusqu'à preuve du contraire l'orage du siècle. L'expression, pour une fois, n'est certainement pas galvaudée et les mots manquent pour donner une idée de l'ampleur du désastre qui, en quelques minutes, s'abattit sur le coquet village du vignoble sud toulinois.

J'ai retrouvé en ce pays dont ma grand'mère paternelle (Marie Toussaint) était originaire, plusieurs témoins, des dames, parfois parentes éloignées, telles Madame V. Louis Evrard, Madame V. Pierot. Une autre dame, Madame Camille Bonnard m'a présenté une collection de cartes postales relatives au sinistre. La vision de la catastrophe, rues encombrées de gravats, d'énormes tas de grêlons et de matériaux hétéroclites, est, sinon d'apocalypse, du moins, un an avant le début du premier conflit, celle d'un véritable champ de bataille.

L'orage éclata vers 7 heures du soir, venant de la Côte de Chatillon. Le ciel était, selon Monsieur F. Bastien d'Ecrouves, divisé en deux, moitié livide et moitié d'encre, et ce fut presque la nuit qui, en ce début de juin, s'abattit sur la région, en même temps que l'orage. Littéralement, les nues crevèrent sur Bulligny et son vignoble, épargnant Blénod tout proche, sauf son clocher qui, m'a-t-on affirmé, perdit un peu de sa verticalité.

La grêle — la glace devrait-on dire, car il tombait de véritables morceaux de glace — ravagea le pays, entraînée par les masses d'eau qui dévalaient des côteaux, balayant tout ce qui pouvait faire obstacle à leur passage.

En un village lorrain, surtout au début du siècle, la vie était essentiellement dans la rue. Les parges étaient partout utilisés pour l'emplacement des chariots, du bois, du matériel agricole ou viticole, du tas de fumier, parfois protégé par une palissade de planches. Le torrent dévastateur, dévalant des vignes avec la terre, la boue, les échelas des moyes, entraîna avec lui tout ce matériel parqué sur les usoirs. En peu de temps, les caves, celliers, bougeries, granges s'emplirent d'eau, portes d'amont souvent enfoncées par la pression des eaux, ou par les poutres ou les bûches entraînées par le courant. Caves pleines, bouteilles et fûtailles flottant, des planchers se soulevèrent. Parfois — et c'est heureux — le torrent emportait la porte de bas (et dès lors, le niveau des eaux baissait). La porte d'aval tenant bon, on la vit parfois partir avec la muraille avoisinante ! Des toitures s'effondrèrent. Le spectacle était dantesque et de désolation. Tonneaux, bouteilles de vin et de conserves, cuves, cuvelles, ceps de vigne arrachés, planches, bûches, poutres, chariots, tombereaux dévalèrent les rues, puis parfois gagnèrent la plaine en contrebas du village, débris indescritibles entraînés par le torrent des eaux.

On vit, m'assura Monsieur Bastien, cité plus haut, des cuvelles, un bouge qui flottaient, et même un lapin juché sur une planche.

Dans les écuries, l'eau atteignit le ventre des chevaux et, en bien des cuisines, les gosses et les adultes, dédaignant la table qui flottait, grimpèrent sur l'évier pour ne pas être emportés.

Beaucoup crurent à la fin du monde. Les parents de Monsieur Louis Evrard rentraient avec une voiture de foin. Ils n'eurent que le temps de la pousser intérieurement contre la porte de la grange, ce qui permit à celle-ci de résister à la poussée des eaux. Monsieur Constant Piérot cuisait le pain. Il n'eut que le temps de s'enfuir : l'eau emportant le mur et la porte, et le four lui-même.

On vit dans les habitations des armoires renversées, linge blanc lamentablement éparpillé dans l'eau, la terre et la boue.

Il n'y eut pourtant pas de victimes. Les portes enfoncées ont certainement sauvé des vies, permettant l'évacuation des eaux.

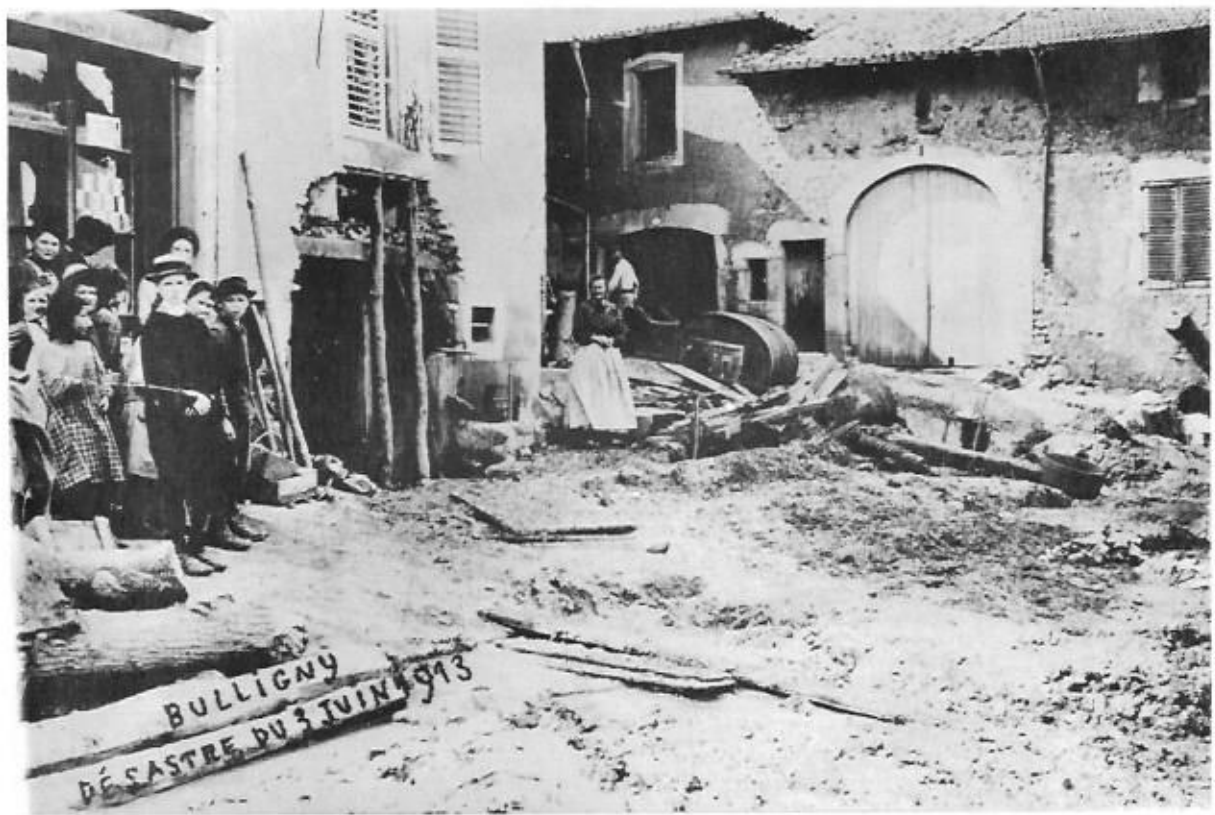
Ce fut un sinistre dans toute l'acception du terme. On fit appel à la troupe, aux artilleurs du 6^e et du 39, pour dégager les rues du village encombrées de poutres, de cuves, de planches et de masses de grêlons et de glace qu'ils emportaient par tombereaux.

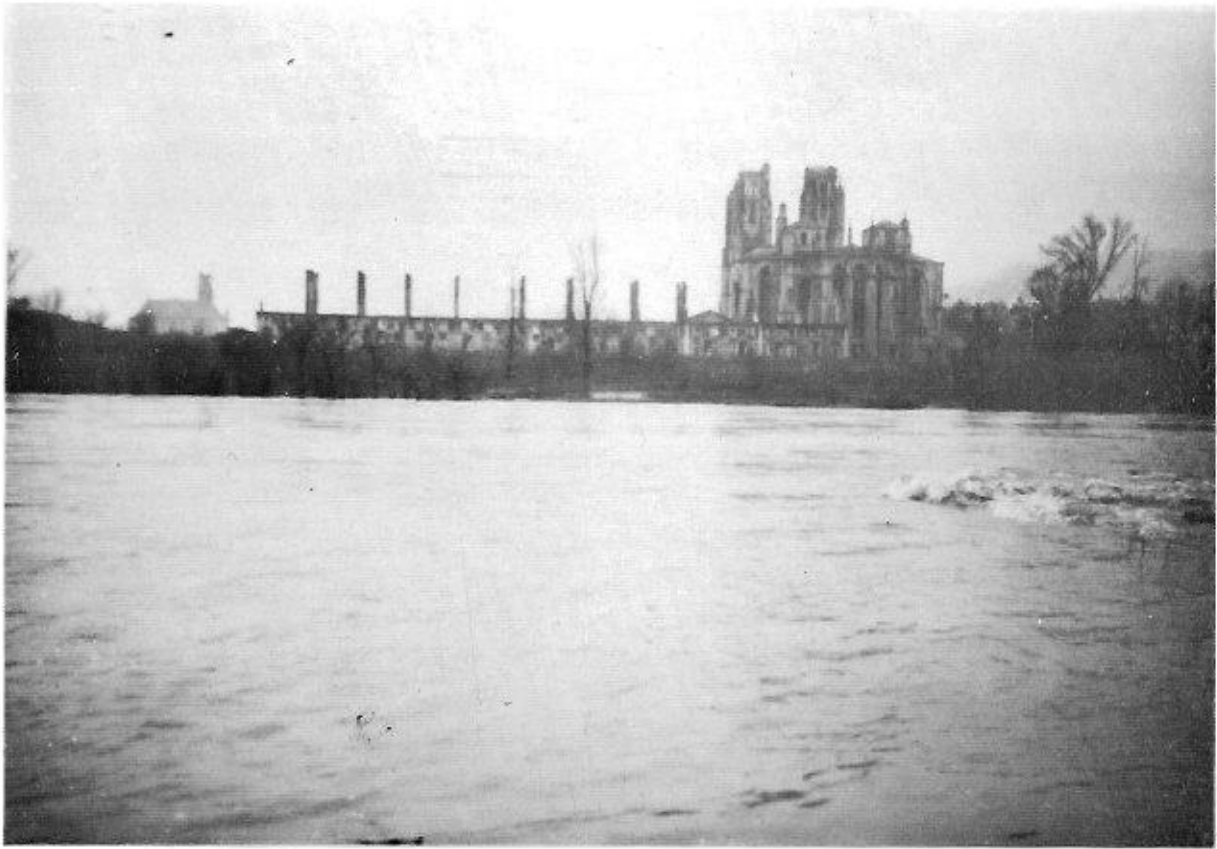
Plusieurs personnes m'ont affirmé que la grêle, transformée en glace, avait subsisté durant deux mois dans les fossés, protégée contre la fonte par une carapace de boue. En été, la chose est presque incroyable et rappelle un peu la persistance en juillet de ces neiges boueuses de la Case déserte dans l'Izoard.

Dans les jours qui suivirent, des curieux vinrent de partout contempler, apitoyer, le désastre.

Le malheureux village devait se ressentir de la catastrophe durant plusieurs années. Dans les vignes, la roche était parfois mise à nu et les cepts malgré leurs profondes racines, n'avaient pas toujours résisté. La troupe remontait la terre par tombereaux dans les chemins et les vigneronns comblaient à la brouette les endroits ravinés. Les récoltes furent réduites à rien, les vignes n'ayant plus de bois. Et la guerre, éclatant 14 mois plus tard ne pouvait contribuer à rétablir les choses. On m'a affirmé à







Les inondations (décembre 1947) — Cliché M. HUMBERT



Le tourniquet de Tréfousse (30 décembre 1947 à 10 heures) — Cliché M. HUMBERT

ce sujet que durant le conflit, bien des hommes de Bulligny furent affectés spéciaux aux Fonderies de Foug où ils tournèrent obus et citrons ... Foug. Ainsi Bulligny aurait eu moins de tués que d'autres villages des Côtes. Ce fut, si la chose est exacte, le seul beau côté de la catastrophe.

Sur les cartes postales de Monsieur Camille Bonnard, on lit uniformément l'inscription : "*Désastre du 3 juin 1913*". L'expression n'est pas exagérée. Ce fut bien une catastrophe pour le malheureux village.

A l'époque, j'allais avoir 7 ans et habitais rue docteur Denis dans la maison Fondeur, à l'angle de la rue Malpertuis. Très vite, sous la pluie qui tombait à torrents, la cour intérieure de l'immeuble s'emplit de 80 cm d'eau. Un des locataires, le percepteur Odic, en caleçons longs, s'évertua à déboucher le regard d'évacuation. Des fenêtres, plusieurs dames contemplaient moqueuses le spectacle. "*Il y a vraiment pas de quoi rire, Mesdames !*" s'écria le digne fonctionnaire.

LA CRUE DE LA MOSELLE EN DECEMBRE 1947

1910 avait été une année d'inondations remarquables, si l'on peut s'exprimer ainsi. Elle a laissé l'image des demi-muids des quais de Bercy s'en allant au fil de l'eau et d'un zouave du pont de l'Alma presque submergé puisque sa barbiche faisait tremette dans les eaux de la Seine.

Mais c'est bien 1947, année de chaleur et de bon vin qui nous intéresse ici puisqu'elle se termina par des inondations qui mirent en grand péril l'agréable village de Pierre-la-Treiche.

C'était dans les jours qui précédèrent Noël. Il plut plus de deux jours sans interruption, une pluie régulière et douce, et non d'une violence excessive. Dans le courant de la 2^e journée, je relevai 29 mm à mon pluviomètre scolaire, à Ecouves, ce qui n'est pas extraordinaire. Malheureusement, en cette fin de décembre, les Vosges étaient totalement enneigées et le "redoux" fit fondre ces masses neigeuses, ce qui gonfla démesurément les rivières vosgiennes essentiellement la Meurthe et la Moselle.

La crue et les inondations furent donc causées par la conjonction des précipitations et de l'eau de fusion des neiges du Massif Vosgien.

Personnellement, je vis l'eau atteindre la chaussée de la route de Valcourt (RN 404) à hauteur de l'usine élévatrice de la rigole d'alimentation du canal de la Marne au Rhin. Elle inonda les caves de Dommartin en bordure de la Nationale 4, le stade, la Pépinière des Eaux et Forêts. Toute la plaine de Chaudeney, celle de Dommartin, recouvertes par les eaux, semblaient un fleuve immense où descendaient au courant des troncs, quantités de fagots et de bûches et toutes sortes d'objets hétéroclites s'entassant en bouchons aux piles des ponts provisoires.

Un maçon scrofulien, Monsieur Cholley, travaillait à l'époque aux constructions de la Place Ronde. Par curiosité, il gagna les abords du Pont de Dommartin et vit descendre au fil de l'eau une niche où s'agrippait un chien. Des stères de bois, empilés sur les rives, disparurent à tout jamais, emportés par les eaux.

Face à la rue de la Folie (au virage de la route de Valcourt), la pression de l'eau rompit une digue du canal de l'Est, emportant le chemin de halage. L'eau s'engouffra dans la brèche, regagnant la Moselle en amont du pré Albert.

En fait de désastre, c'était sensationnel.

Dans les Vosges, plusieurs ponts provisoires — la guerre était encore toute proche — furent emportés. Les piles ne résistaient pas aux coups de béliers des troncs qui les frappaient en bout. A Nancy l'inondation fut aussi brutale, les eaux de la Meurthe recouvrant une partie de la Pépinière et beaucoup de rues avoisinantes.

Une des localités les plus touchées fut bien Pierre-la-Treiche. La digue qui protège le village se rompit et vers 6 heures du soir, la partie basse du village — en fait presque toute la localité — fut recouverte par 1 m, 1,50 m et même 2 m d'eau. Monsieur R. V. se souvient : l'eau entra dans les cuisines et les pièces du rez-de-chaussée. Des cabanes à lapins disparurent avec leurs habitants. Les planchers se gondolèrent et les murs gardèrent non seulement la marque de la hauteur maximum des eaux, mais une humidité qui mit des mois à s'atténuer. Des murs de jardins étaient totalement submergés.

De Monsieur Lanty, qui fut maire de Gondreville, nous tenons les relations suivantes qui ont valeur de témoignages.

"1947 est une page de notre histoire locale et il faudrait probablement remonter à plusieurs siècles pour voir un tel débordement de la Moselle. Le niveau des eaux s'éleva de plus de 4 mètres au-dessus de l'étiage normal. Les eaux passèrent au-dessus des berges du canal de la Marne au Rhin et une péniche se retrouva en porte à faux sur le chemin de halage (ce détail m'a été donné par Monsieur F. Bastien d'Ecrouves, à l'époque, secrétaire de Mairie, instituteur à Gondreville.

Certains cultivateurs (dont Monsieur Morel) virent bientôt leurs vaches en péril, en leurs parcs, les pauvres bêtes réfugiées sur les quelques îlots subsistant encore et qui se rétrécissaient comme peaux de chagrin. Elles furent sauvées, non sans risques, par des volontaires munis de cordes. La ferme Cianferoni fut évacuée de justesse. Le grand pont, construit avec des moyens de fortune, fut disloqué, mais néanmoins tint le coup. Des tas de bois de chauffage se promenaient au courant tels qu'ils avaient été empilés. Un tas de fumier d'une soixantaine de centimètres tournait sur place près de l'entrée du grand pont. Le petit pont était submergé et l'eau arrivait à la maison Morel.

Un pont de bois des environs de Bayon, paraît-il, passa d'une pièce dans le courant principal, celui-ci déporté vers les chemins menant aux écluses, la Moselle faisant à peu près un angle droit à hauteur du barrage des Vannes.

La plupart des habitants des quartiers bas avaient gagné les greniers, d'autres les toits. On ne déplora aucune perte humaine. L'eau montant toujours, le "Gustave" personnage connu à Gondreville, voyait son lit nager.

Le ciel nous préserve de telles fantaisies météorologiques.

A Aingeray, les eaux inondèrent les salles du restaurant Breton (Chez la Madeleine). Elles atteignirent au mur la pendule de la grande salle. Lentilles et haricots en sacs gonflèrent à un tel point que les sacs éclatèrent et que les légumineuses se mélangèrent à la boue ce qui ne facilita point le nettoyage ultérieur. On retrouva aussi des bandes de lard traînant dans la boue. Quelle lamentation en une époque où les matières grasses étaient encore rationnées !

Monsieur Hector, meunier à Fontenay — je tiens cela de Monsieur Hachet — dut s'enfuir de son moulin, abandonnant son cheval à l'écurie. Il y revint par le toit et alimenta la pauvre bête, dans l'eau jusqu'aux flancs, avec une musette d'avoine pendue au bout d'une corde par une ouverture pratiquée dans la toiture.

Il arriva un moment où, de Toul à Metz, il ne subsista aucun pont utilisable. Les voitures et camions passèrent alors par Pagny-sur-Meuse pour gagner la région messine. Et à Pagny, des vaches étaient noyées et empestèrent l'atmosphère dans les jours qui suivirent.

Monsieur Herbelin, actuel maire d'Ecrouves, était à l'époque gradé au groupe de Transport n° 512. Sous le Commandement du Chef d'escadron sarrasin, hommes et camions se rendirent aux Grands Moulins de Toul dans la nuit de la Saint Sylvestre, c'est-à-dire dès que le permit la décrue, pour y prendre en compte des tonnes de blé mouillé et impropre à la panification. Les G.M.C. les transportèrent dans la nuit au moulin de Pierrepont, dans le Pays haut, où elles furent transformées en nourriture pour le bétail.

Le pain, à l'époque était encore gris. En récompense, les tringlots reçurent un pain blanc et chacun un petit sac de farine.

Un autre groupe fut chargé à l'époque du transport à Pierre-la-Treiche de péniches stockées à Domgermain, pour la réparation de la digue crevée.

R. NOUVEAU